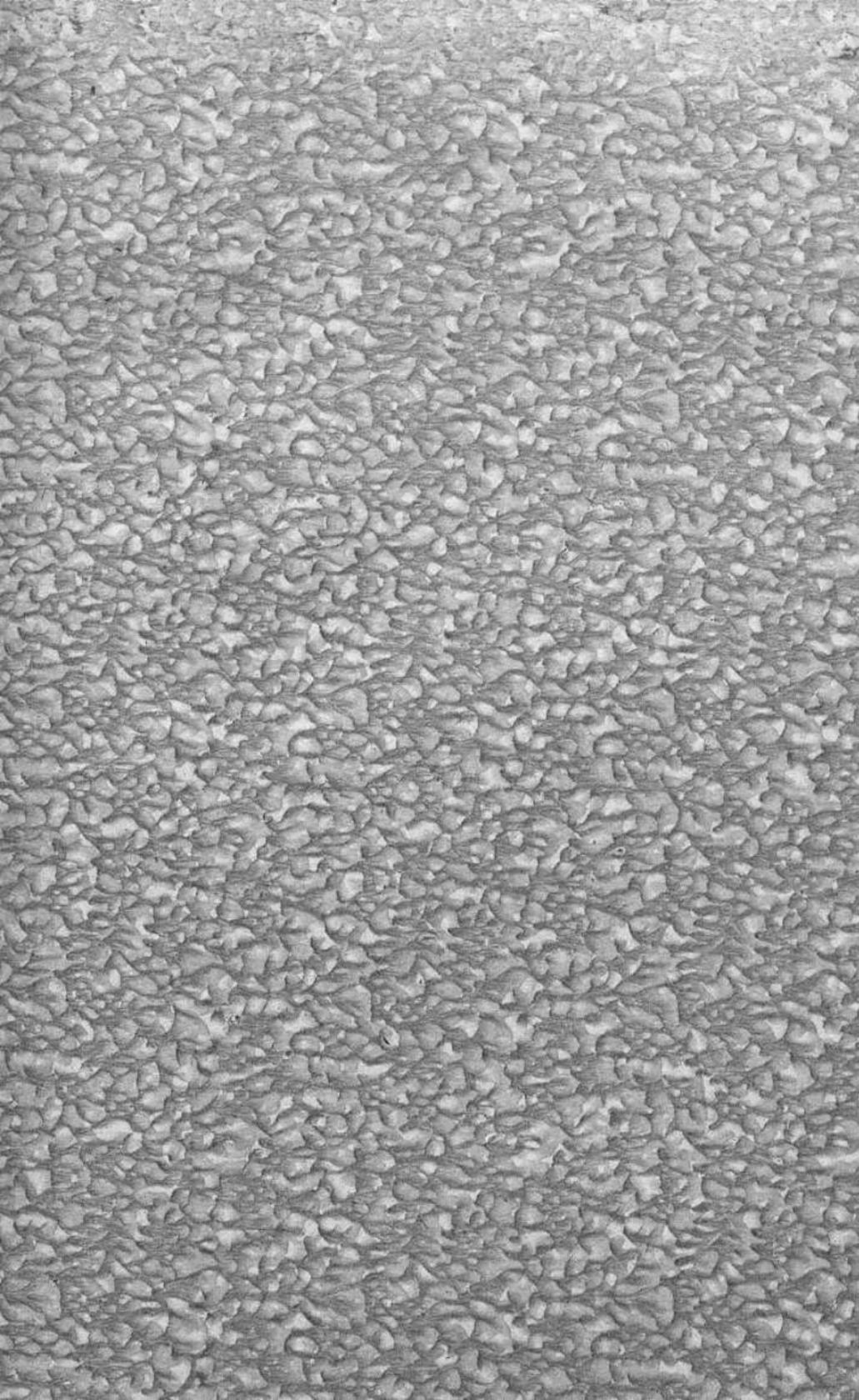
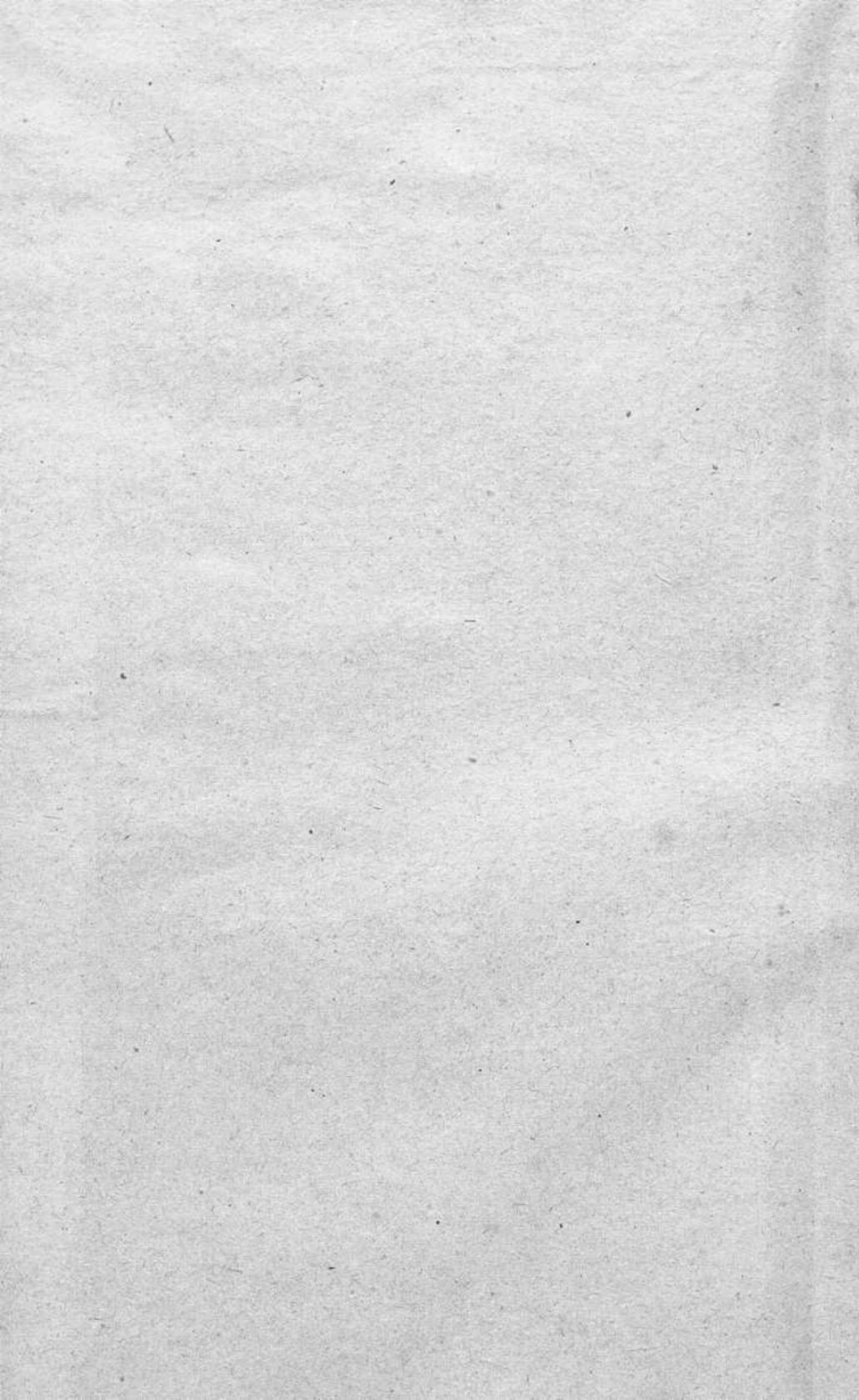


74.

SAINTE THERESE







150

SAINTE THÉRÈSE

PAR

L'ABBÉ ARBELLOT

CHANOINE DE LIMOGES



LIMOGES
IMPRIMERIE PIERRE DUMONT
3, rue du Clocher, 3

1898

Notice sur le P. Honoré - épuisé

SAINTE THÉRÈSE

Depuis plus de trois siècles que sainte Thérèse a quitté cette terre d'exil pour la patrie céleste (1582), l'admiration des fidèles pour ses vertus et pour ses écrits n'a fait que grandir. On peut lui appliquer avec raison ces paroles du prophète Isaïe : *Decor Carmeli* (Isaïe, 35, 2) ; elle est l'honneur du Carmel, elle en est la gloire. C'est elle en effet qui a été la réformatrice de cet ordre célèbre du Carmel qui a produit tant de saints et de personnages illustres, de cet ordre dont les origines, au dire de pieux auteurs, remontent jusqu'aux prophètes de l'ancienne loi.

De nos jours, le culte de sainte Thérèse semble briller d'un nouvel éclat. De nombreux pèlerinages s'organisent pour aller prier devant ses reliques sacrées, et la ville d'Albe voit, chaque année, une multitude de fidèles s'agenouiller devant son tombeau. On a fait, il n'y a pas longtemps, la reconnaissance de ses reliques, et son cœur — un des cœurs les plus aimants qui ait battu dans une poitrine humaine, — son cœur a été vu comme couvert d'épines mystérieuses qui semblaient indiquer la part qu'elle prend aux souffrances et aux douleurs de l'Eglise.

Ce qui domine dans la vie de sainte Thérèse, c'est sa charité pour Dieu, c'est son amour pour Jésus. Qu'il nous soit permis de l'étudier à ce point de vue, en faisant ressortir le commencement, les progrès et la perfection de cet amour.

I

Dès sa plus tendre enfance, prévenue des bénédictions divines, sainte Thérèse donna des preuves ou des indices de ce qu'elle serait plus tard. Ayant lu les *Actes des Martyrs*, elle se sentit pressée de marcher sur leurs traces ; elle conçut le dessein de les imiter.

Un jour, accompagnée de son petit frère, elle quitta la maison paternelle pour aller parmi les Maures d'Afrique annoncer la vraie foi, et donner à ces infidèles ou son Dieu ou son sang (1). Dieu n'accepta pas le sacrifice qu'elle faisait d'elle-même ; il la réservait à un martyre plus long et plus douloureux, le martyre de l'amour divin.

N'ayant pu réussir dans ce pieux dessein, elle se fit, dans le jardin de sa maison, un petit hermitage où elle se retirait pour méditer et pour prier. C'est là qu'elle rêvait à l'éternité et qu'elle se répétait souvent ces deux paroles : « Pour toujours !... Pour jamais !... Éternellement heureuse ! ou éternellement malheureuse !... » C'est là que la pensée de l'éternité fit sur elle une impression si durable et si vive, qu'elle ne l'oublia jamais. C'est là que, loin des bruits du monde, elle s'élevait déjà, sur les ailes de la prière, vers le cœur de Jésus, dans les régions sereines du céleste amour. Sans doute ce n'était là que le commencement de son amour pour Dieu, mais déjà l'on pouvait dire : « Que pensez-vous que sera cette enfant ? »

Sainte Thérèse avait reçu de Dieu tous les dons naturels que l'on peut désirer ici-bas : intelligence supérieure, naissance illustre, beauté extérieure, riche patrimoine ; elle possédait toutes les qualités brillantes que le monde recherche ; elle avait de plus, grâce à la vigilance de ses pieux parents, cette pureté de cœur qui rehausse la beauté corporelle, qui lui donne un attrait nouveau, un je ne sais quoi d'achevé, un je ne sais quoi de céleste.

Mais c'est justement dans l'ensemble de ces qualités que se cachait un écueil dangereux où la sainteté de Thérèse fut sur le point d'échouer. Il y eut dans cet âge de la jeunesse un moment de péril. Thérèse avait fait une perte irréparable, elle avait perdu sa mère. Sans doute elle pria la Sainte-Vierge de lui tenir lieu de mère, et cette protection ne lui fit pas défaut, et nous pouvons croire qu'elle dut à cette protection la grande faveur de n'être pas tout à fait entraînée dans le tourbillon du siècle ; mais il faut le dire, après qu'elle-même en a fait l'aveu : privée des conseils et

(1) *Christum datura, aut sanguinem* (Hymne de sainte Thérèse)

de la direction de sa mère, Thérèse aima le monde, elle en aima les dangers. Elle se complut dans la lecture de ces livres de chevalerie qui étaient les romans de cette époque, moins mauvais assurément que les romans impies et immoraux de nos jours, néanmoins toujours dangereux, parce qu'on y peint, sous des couleurs d'honnêteté, une passion que la loi divine réproouve et qui aboutit souvent aux plus grands excès.

Thérèse aima le monde, elle s'aperçut qu'elle lui plaisait : elle se mêla à ses fêtes. Or ce n'est jamais sans inconvénient qu'on s'expose aux dangers du monde et qu'on en respire l'air contagieux. Le monde, que Notre-Seigneur a maudit à cause de ses scandales, le monde est plein de périls pour ceux qui l'aiment, et l'on peut appliquer au monde en général ce qu'un grand historien païen, Tacite, a dit du monde de son temps : « Corrompre et être corrompu, voilà le siècle : (*Corrumpere et corrumpi, sæculum vocatur*). » Sainte Thérèse eut donc le tort de s'exposer volontairement aux dangers du monde, et peut-être serait-elle tombée dans le péché qui donne la mort, si la main de Dieu, toujours miséricordieuse, ne l'eût arrêtée sur cette pente fatale qu'elle suivait et qui eût abouti à un précipice.

Mais quand elle rentra en elle-même, quand elle vit clairement le danger auquel elle s'était imprudemment exposée, elle conçut une grande horreur de sa faute, et non seulement elle se dit : « Je m'éloignerai du danger », mais elle ajouta : « Je ferai pénitence ».

Il y a de ces fautes desquelles on peut dire, comme de la faute originelle, *O felix culpa!* O heureuse faute ! parce qu'elles sont la source de généreux sacrifices et de courageuses déterminations.

Sainte Thérèse, pour faire pénitence de cette faute, voulut l'expier par les austérités de la vie religieuse et prit la résolution de se consacrer à Dieu.

Toutefois ce ne fut pas sans de rudes combats qu'elle se décida à ce sacrifice ; quitter le monde, où tout vous sourit, pour une retraite où tout est austère ! Quel état et quel état ! Mais malgré l'horreur naturelle qu'elle éprouvait, elle se mit en marche

vers un couvent du Carmel, et quoiqu'elle tremblât de tous ses membres quand elle se présenta à la porte du monastère, remplie de cette résolution qui est supérieure à la ferveur de sentiment, elle resta fidèle à sa vocation, et la détermination énergique qu'elle avait prise triompha de toutes les répugnances de la nature.

C'est ainsi qu'elle témoigna de son amour pour Dieu. Nous avons vu le commencement de cet amour, nous en verrons les progrès.

II

Sainte Thérèse, à peine entrée en religion, fit de grands progrès dans l'amour de Dieu et dans la pratique des vertus religieuses qui sont la preuve la plus éclatante de cet amour. Les deux vertus fondamentales de la vie religieuse sont l'obéissance et l'humilité : l'humilité, par laquelle on se reconnaît comme un néant devant Dieu ; l'obéissance, par laquelle on se soumet à ses supérieurs à cause de Dieu. Sainte Thérèse estimait singulièrement l'obéissance ; elle avait coutume de dire qu'on ne se trompe jamais en obéissant. L'obéissance et l'humilité furent les deux flambeaux qui l'éclairèrent dans cette nuit obscure de l'âme où elle fut souvent plongée ; ces deux vertus furent comme deux ailes par lesquelles elle s'éleva jusqu'au sommet du Carmel, c'est-à-dire au sommet de la perfection religieuse.

Comment fit-elle des progrès dans l'amour de Dieu ? c'est surtout par la pratique de l'oraison mentale et de cette oraison plus sublime encore, de cette oraison transcendante qu'on appelle contemplation. Autant l'oraison mentale est au-dessus de la prière vocale, autant la contemplation est au-dessus de l'oraison. Sur les ailes de la contemplation, sainte Thérèse s'élève, elle prend son essor, elle plane dans les hauteurs célestes, elle pénètre jusque dans la lumière inaccessible où Dieu habite, elle va se perdre dans l'abîme des grandeurs et des perfections divines ; pendant cette oraison si éminente et si sublime, son âme semblait se détacher de son corps et de ses sens pour converser avec Dieu à la manière

des esprits, c'est-à-dire que *sa conversation était dans le ciel* (*Philip. III, 20*).

C'est dans la contemplation que sainte Thérèse puisa cette doctrine céleste que nous admirons dans ses écrits, et qui ont fait d'elle comme un docteur de l'Eglise. Dans l'office que nous récitons au jour de sa fête, il semble que nous l'honorions comme un docteur, puisque nous demandons à Dieu, dans l'oraison, que nous soyons nourris de sa céleste doctrine (1). Certains docteurs de l'Eglise, comme saint Bonaventure, avaient puisé leur science au pied du Crucifix; d'autres, comme saint Bernard, l'avaient puisée dans la solitude, sous l'ombrage des chênes ou dans les forêts de hêtres; sainte Thérèse puisait sa doctrine dans l'oraison et la contemplation. Cette colombe mystique prenait son vol jusque dans le sein de Dieu, et se reposant sur le cœur de Jésus, y puisait, comme saint Jean, une céleste doctrine.

Disons d'abord que si elle a eu une intelligence si profonde des secrets du ciel, c'est parce qu'elle a beaucoup aimé. Dans la sphère des choses humaines, il faut connaître avant d'aimer; dans les choses de Dieu, il faut aimer pour mieux connaître. Les grands mystères de notre foi, l'Incarnation, l'Eucharistie, sont des mystères où éclate l'amour de Dieu pour les hommes; ces mystères ne sont que ténèbres pour ceux qui n'ont pas de cœur, mais ils ont un côté lumineux pour ceux qui ont, comme dit l'apôtre : *les yeux éclairés du cœur, illuminatos oculos cordis* (*Ephes. I, 18*). Le cœur qui aime accepte plus facilement les mystères de la foi. Voilà pourquoi sainte Thérèse comprit mieux que les autres. Beaucoup de secrets lui furent révélés, parce qu'elle a beaucoup aimé. Et d'où viennent les grandes pensées que nous admirons dans ses ouvrages? un célèbre moraliste a dit : « Les grandes pensées viennent du cœur (2) »; on pourrait dire avec plus de raison : « Les grandes pensées viennent du ciel ». Appliquons ces deux maximes à sainte Thérèse : « Les grandes pensées que nous admirons dans ses écrits venaient de son cœur et aussi du ciel où son cœur allait les puiser ».

(1) *Cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur* (Oraison de l'Office).

(2) VAUVENARGUES.

Comment sainte Thérèse fit-elle des progrès dans l'amour de Dieu ? c'est en nourrissant son cœur de la manne eucharistique, c'est en s'approchant de ce sacrement qu'on peut appeler un grand mystère de piété et d'amour : *magnum pietatis sacramentum* (I. *Timoth.* III, 16).

Qui pourrait dire les transports d'amour qu'elle éprouvait quand elle recevait son Dieu dans l'Eucharistie ? Elle a essayé de les décrire dans son cantique après la communion : « Je vis, dit-elle, sans vivre en moi ; et j'espère une vie si haute, que je meurs de ne pas mourir... Cette divine union de l'amour avec lequel je vis, fait de Dieu mon captif et rend libre mon cœur !... Voir que Dieu est mon prisonnier, cela me cause une passion si vive, que je meurs de ne pas mourir ! (1)... »

On voit avec quel bonheur Thérèse de Jésus recevait son Dieu dans l'Eucharistie. C'était plus que du bonheur, c'était du ravissement, c'était de l'extase.

Un jour qu'elle était dans l'église et qu'elle s'approchait de la table sainte pour communier de la main de l'évêque d'Avila, on la vit tout à coup ravie en extase, s'élever bien au-dessus de la terre, — et la sainte hostie s'envola miraculeusement de la main de l'évêque sur les lèvres de la vierge séraphique.

Oh ! quels progrès ne faisait-elle pas dans l'amour de Dieu par la sainte communion !

En récompense de son amour, elle reçut de Dieu une faveur insigne. Nous savons que saint François d'Assise, sur le mont Alverne, vit descendre du ciel un séraphin ailé, portant les plaies du Sauveur crucifié ; et de ces plaies partaient des rayons de feu qui imprimèrent aux mains et aux pieds de saint François les stygmates du Sauveur. Sainte Thérèse ne fut

(1)

*Vivo sin vivir en mí,
Y tan alta vida espero,
Que muero porque no muero.*

*Aquesta divina union
Del amor conque yo vivo,
Hace à Dios ser mi cautivo,
Y libre mi corazón !
Mas causa en mí tal pasión
Ver à Dios mi prisionero,
Que muero porque no muero.*

pas moins favorisée. Dans une vision extatique, elle vit venir à elle un séraphin, armé d'un glaive dont la pointe était ardente comme une flamme. Ce séraphin la frappa au cœur, puis retournant pour ainsi dire le fer dans la plaie, il plongea dans son cœur ce glaive enflammé, puis l'en retira pour l'y plonger encore. Cette blessure causait à la sainte des douleurs inexprimables, qui lui faisaient pousser de profonds gémissements ; mais malgré la douleur corporelle que lui causait cette blessure d'amour, la vierge séraphique était si heureuse, qu'elle n'eût pas échangé son délicieux martyre pour toutes les joies que peut donner la terre ou que le monde peut rêver.

Quand on a reçu au cœur cette blessure d'amour, on n'a de repos ni jour, ni nuit ; on pense sans cesse à celui qu'on aime ; on le voit partout et sa pensée vous suit jusque dans les rêves. Ainsi blessée d'amour, Thérèse de Jésus pensait toujours à Jésus de Thérèse.

III

Voilà comment elle avançait dans la pratique de l'amour de Dieu ; nous en avons vu les progrès, il nous reste à en voir la perfection.

La perfection de l'amour de sainte Thérèse pour Dieu, consista d'abord dans son amour des croix et des souffrances.

I. Nous lisons au Bréviaire romain, dans l'office de cette sainte, que Notre-Seigneur, lui apparaissant, lui tendit la main droite en lui disant : « Désormais, comme ma véritable épouse, tu auras du zèle pour ma gloire et pour mon honneur (1) » ; et dans la bulle de canonisation, le pape Grégoire XV ajoute que, « au lieu de mettre à son doigt l'anneau des fiançailles, comme il avait fait à une autre sainte, il lui mit dans la main le clou sanglant qui avait percé sa main droite dans sa douloureuse Passion, comme pour lui dire : « Tu auras en partage mes souffrances et ma croix. Fidèle jusqu'à la mort, tu me suivras jusqu'au Calvaire ; pour couronne de fiancée, tu auras

(1) *Deinceps, ut vera sponsa, meum zelabis honorem.*

ma couronne d'épines, et c'est en partageant mes douleurs que tu me prouveras ton amour. »

Sainte Thérèse comprit cette parole de son époux céleste : croix intérieures, croix extérieures, elle en porta de toutes sortes ; et c'est en les portant non-seulement avec patience, mais encore avec joie, que son amour pour Jésus s'éleva jusqu'à la perfection.

Au lieu de recevoir ces consolations divines que les saints ont coutume de goûter même ici-bas, dans cette vie, sainte Thérèse fut, pendant vingt-deux ans, livrée à la désolation intérieure la plus complète : sécheresses, ennuis, dégoûts, angoisses de toutes sortes, rien ne lui manqua ; et comme si le Sauveur eût voulu augmenter ses peines, il lui apparaissait, tantôt lui montrant son bras sanglant comme pour lui reprocher une faute légère qui lui avait causé cette blessure, — tantôt lui montrant la place qu'elle aurait occupée en enfer, s'il ne l'eût empêchée d'y tomber ; tantôt lui apparaissant avec sa croix pesante, et lui rappelant les souffrances de sa Passion, ce qui lui causait la plus épouvantable des douleurs.

Et elle avait beau prier le Seigneur de mettre fin à cette désolation intérieure, le Sauveur était sourd à sa prière. « Est-ce ainsi, ô Dieu jaloux, que vous traitez ceux qui vous aiment ? Voyez ! mon âme est devant vous comme un désert sans eau, mon âme est aride et desséchée ; Seigneur ! une goutte de votre rosée divine !... Je suis dans une nuit obscure : Seigneur ! un rayon de votre lumière ! Vous ne m'écoutez pas, ô bon Jésus ! » (Et le Seigneur restait sourd à sa plainte).

« Eh bien ! plus vous m'abandonnez, plus je vous aimerai !... plus vous me repoussez, plus je vous poursuivrai ! Frappez-moi, si vous le voulez ! Martyrisez-moi ! je serai avec vous à la vie et à la mort ! »

II. Mais ces croix intérieures ne furent pas les seules qu'elle eut à porter. Elle vit le monde s'irriter contre elle et combattre ses pieux desseins ; elle vit les directeurs de sa conscience ne pas croire à la réalité de ses visions célestes ; elle se vit déchirée par la calomnie ; elle se vit trainée devant le tribunal de l'Inquisition, comme une femme qui donne de la vogue à des visions dangereuses ; elle entendit même

des prédicateurs tonner publiquement contre sa conduite. Quelle devait être sa honte et sa confusion, de se voir ainsi attaquée en présence d'un grand auditoire ! Eh bien ! elle porta ces croix extérieures avec soumission pour l'amour de Jésus ; et semblable à un rocher battu par les flots, elle se tint calme et tranquille au milieu des vagues furieuses qui tombaient sur elle ; et elle était heureuse de souffrir avec Jésus et pour Jésus : voilà quelle a été la perfection de son amour.

III. La perfection de son amour se prouve encore par la grande œuvre qu'elle entreprit, c'est-à-dire la réforme de l'ordre du Carmel.

Se souvenant de cette parole que le Sauveur lui avait adressée : « Désormais comme une véritable épouse, tu auras du zèle pour ma gloire et pour mon honneur », elle voulut procurer la gloire de Jésus en reformant l'ordre antique du Carmel et en réparant les brèches que le temps avait faites à cet ordre, si renommé dans toute l'Eglise.

Mais il n'est pas facile de faire des réformes ! il y en a qui repoussent les réformes comme des nouveautés ; il en est d'autres qui ne veulent pas s'imposer des charges plus pesantes, et qui trouvent que le fardeau est déjà assez lourd. Aussi que d'obstacles ne trouva-t-elle pas dans l'accomplissement de sa pieuse entreprise ! mais elle ne recula devant aucun obstacle, parce que, dans cette réforme, elle avait en vue la gloire de son Dieu.

On a de la peine à comprendre comment cette humble vierge, destituée de tout secours humain, a pu venir à bout de bâtir trente-deux monastères, dans lesquels elle a fait régner la plus parfaite régularité. Elle n'avait aucun crédit pour leur établissement, elle n'avait aucun fonds pour leur subsistance. Elle vit toutes les puissances se liguier contre elle, et les princes séculiers, et même les autorités ecclésiastiques ; on la poursuivit avec un tel acharnement qu'elle aurait dû, humainement parlant, désespérer du succès. Toutes les personnes zélées qu'elle employait à son œuvre et même ses serviteurs les plus fidèles, le lui disaient ouvertement. Elle seule demeura ferme et constante au milieu de la ruine

apparente de tous ses projets ; elle espéra, comme dit saint Paul, contre toute espérance : elle se dit, avec le prophète, qu'il vaut mieux espérer en Dieu que d'espérer dans les hommes (CXVII, 8, 9), et c'est par cette constance à procurer la gloire de Jésus qu'elle montra la perfection de son amour.

IV. La perfection de son amour se prouve par le vœu qu'elle fit, vœu si héroïque, que nous ne lisons pas dans la *Vie des Saints* qui l'ont précédée, qu'aucun d'eux ait fait ce vœu, et même en ait eu la pensée.

Cette vierge incomparable s'engagea par vœu à faire toujours ce qu'elle croirait le plus parfait. On voit par là qu'elle ne voulait pas se contenter d'une vertu commune ; il lui fallait une perfection extraordinaire et une sainteté plus haute. Elle s'excitait à la perfection en se rappelant ces paroles de saint Paul : « Portez-vous avec ardeur aux vertus les plus sublimes : *Emulamini autem charismata meliora* (I Cor. XII, 31) » ; c'est dans cet esprit qu'elle s'engagea par vœu à faire non-seulement ce que la loi commande, mais encore tout ce que la charité suggère ; les conseils évangéliques, elle les regarda comme des commandements ; elle poussa la pauvreté jusqu'à l'entier dépouillement des biens de ce monde et même jusqu'au désir de les posséder ; — elle poussa l'obéissance jusqu'au renoncement à ses moindres volontés ; — elle poussa la chasteté et la pénitence jusqu'au crucifiement de sa chair innocente, qu'elle tourmenta sans cesse par des cilices et des chaînes de fer ; — elle poussa la charité jusqu'à l'union la plus intime avec le Dieu de son cœur, avec son Jésus bien-aimé ; et choisissant entre les vertus pour s'arrêter toujours à la plus parfaite, elle s'anima dans ses pieux desseins et ses grandes œuvres par les difficultés mêmes qu'elle trouva dans leur exécution, et toujours elle espéra contre toute espérance.

Et non contente d'aspirer elle-même à la perfection, elle voulut y porter les autres en leur communiquant son zèle. Elle voulut que ses filles spirituelles, ne pouvant se consacrer à l'apostolat de la prédication, se livrassent à l'apostolat de la prière, et levassent leurs mains suppliantes sur la montagne,

pendant que les soldats de Dieu combattraient dans la plaine; — portant dans son cœur, comme saint Paul, « la sollicitude des Eglises », et versant des larmes sur les tristes ravages que l'hérésie faisait alors en Europe, elle voulut que ses filles spirituelles, par leurs prières et leurs mortifications, obtinssent pour la parole des prédicateurs de l'Évangile, cette grâce puissante qui éclaire les esprits et qui touche les cœurs.

V. Enfin la perfection de son amour pour Jésus se montre par ces paroles qui étaient sa devise : *aut pati, aut mori*, ou souffrir, ou mourir.

Quel langage étrange que celui-là ! L'apôtre saint Paul disait : « je désire avec passion de mourir, afin d'être avec Jésus-Christ, *cupio dissolvi, et esse cum Christo* » ; sainte Thérèse exprimait le même désir avec plus de recherche, mais avec non moins de sincérité, quand elle disait « je meurs de ne pas mourir ».

Mais si elle avait un grand désir de la mort, elle avait un désir non moins grand de la souffrance, et voilà pourquoi elle répétait sans cesse : *ou souffrir, ou mourir !*

Quel est le véritable sens de cette parole ?

Sainte Thérèse aimait tellement Jésus-Christ, qu'elle voulait toujours être avec lui, et ne jamais se séparer de lui : or, elle avait trouvé deux moyens d'être toujours avec lui, — la mort et la souffrance. Voilà pourquoi elle disait : *ou souffrir, ou mourir !*

Ou souffrir, pour être avec Jésus-Christ sur la terre; ou mourir afin d'être avec Jésus-Christ dans le ciel;

Ou souffrir, afin d'être aux pieds de Jésus sur le Calvaire; ou mourir afin de voir Jésus dans le Paradis.

Que je souffre ô mon Dieu, afin de vous embrasser sur la croix ! que je meure afin de vous posséder dans la gloire !

Ou souffrir, ou mourir, afin d'être toujours avec Jésus-Christ !

VI. Enfin il arriva un jour, non pas de deuil, mais de triomphe, où les vœux de la Vierge séraphique

furent exaucés. Voyons la sur sa couche, où elle va mourir. Voyons ce corps exténué, ce visage pâle, plus malade d'amour que de douleur et d'infirmités. Écoutez les paroles qu'elle murmure à voix basse :

« Je meurs de ne pas mourir.

» Oh ! quand irai-je, quand apparaitrai-je devant la face de mon Dieu (*Psalm. XLI, 3*) ?

» Oh ! qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je volerai, et je me reposerai dans le sein de mon Dieu (*Psalm. LIV, 7*) ?

» Oh ! comme je désire être délivrée des chaînes de ce corps mortel, afin d'être avec Jésus-Christ (*Philipp. I, 23*).

» Venez, seigneur Jésus, ne tardez pas ! Je meurs de ne pas mourir ! »

Et Jésus entendit sa voix ; il vint, environné d'une multitude d'anges, chercher l'âme de sa Thérèse : « Viens, lui dit-il, ô mon épouse ! Viens du Liban ! Quitte les montagnes glacées ! Viens dans les régions de la lumière et de l'amour ! Viens du Carmel aux noces de l'agneau ! Viens à la couronne de gloire ⁽¹⁾ ! »

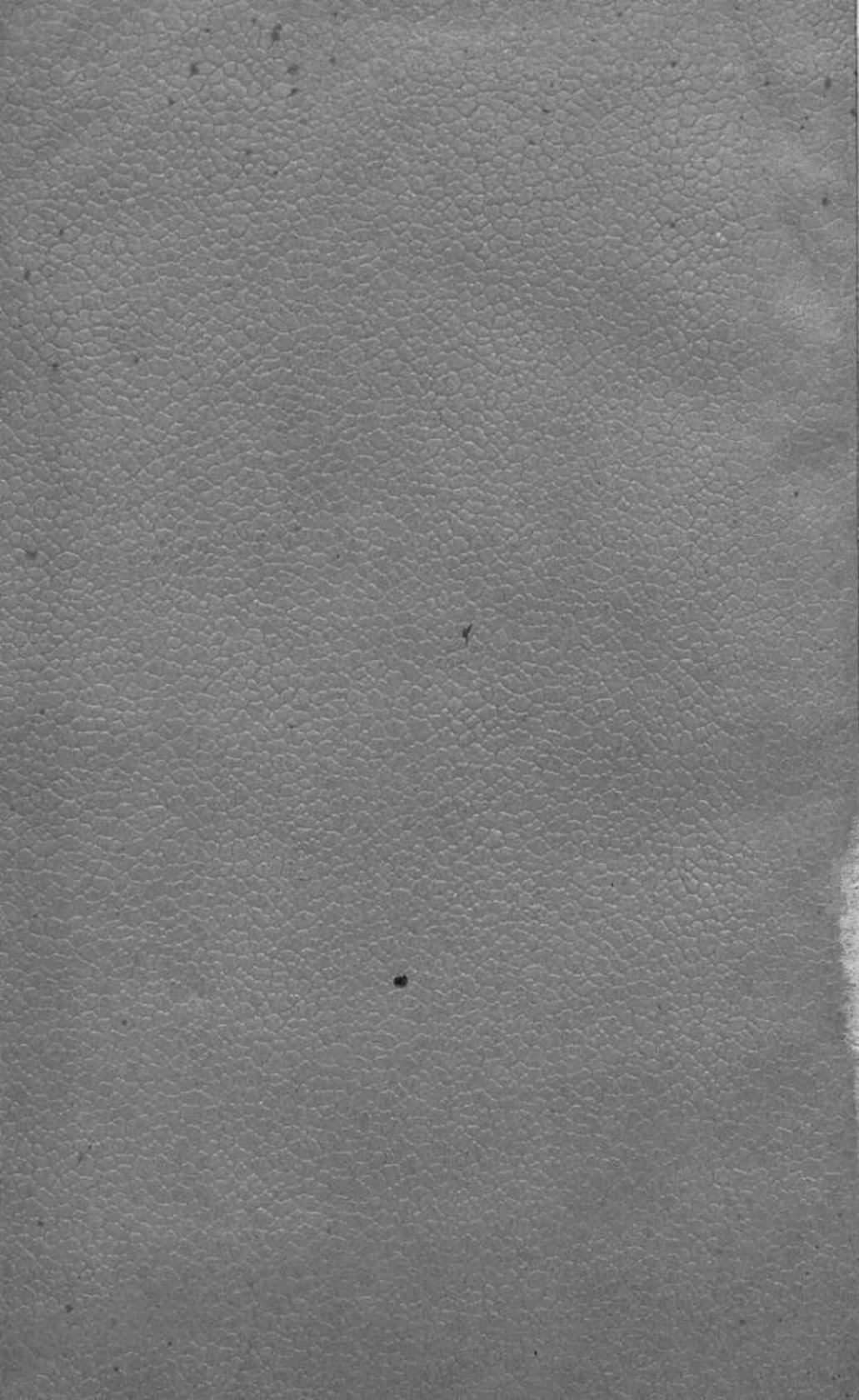
Et l'on vit l'âme de Thérèse, sous la figure d'une colombe, plus blanche que la neige, s'élever de sa couche mortuaire et s'envoler dans les joies du Paradis !

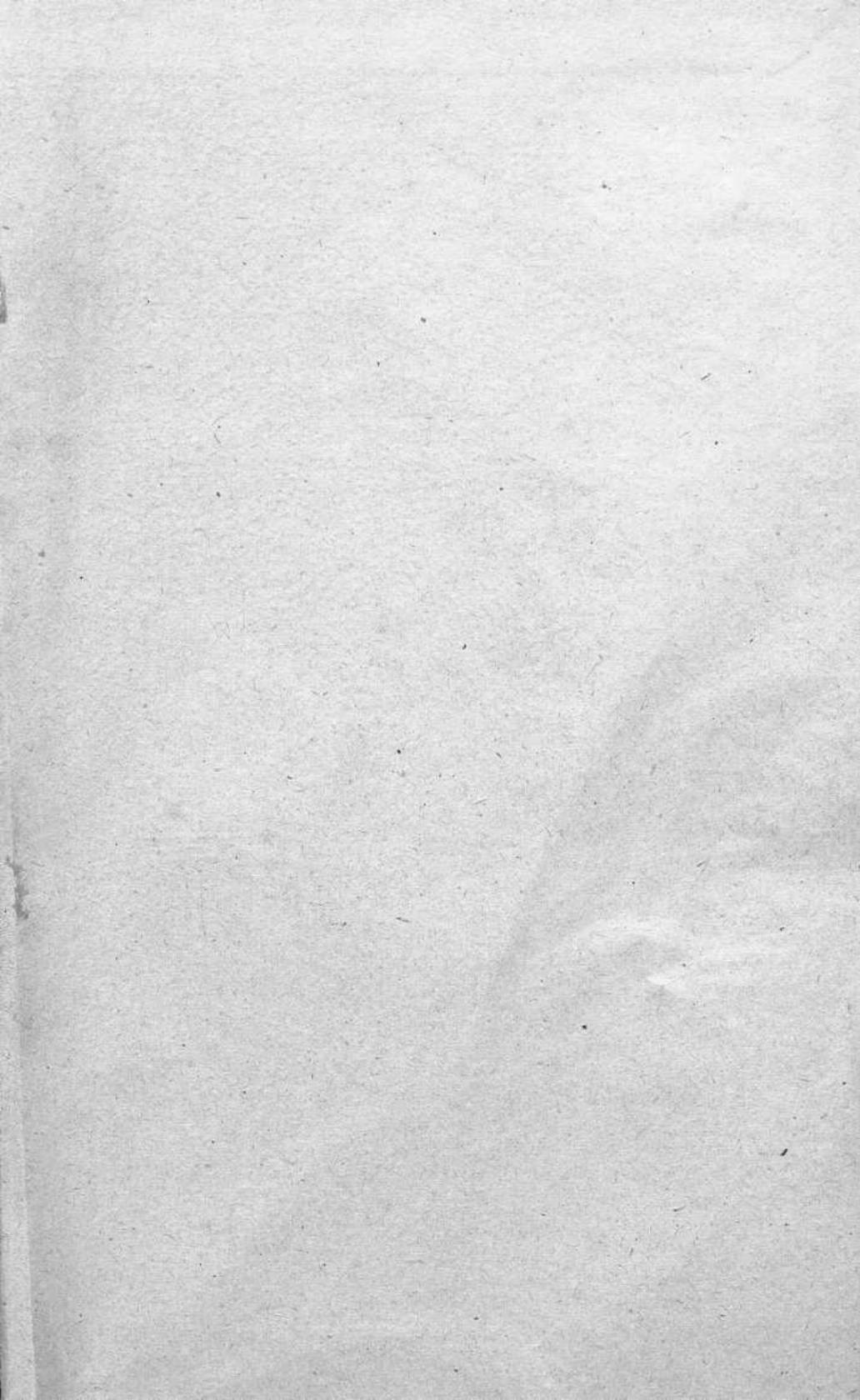


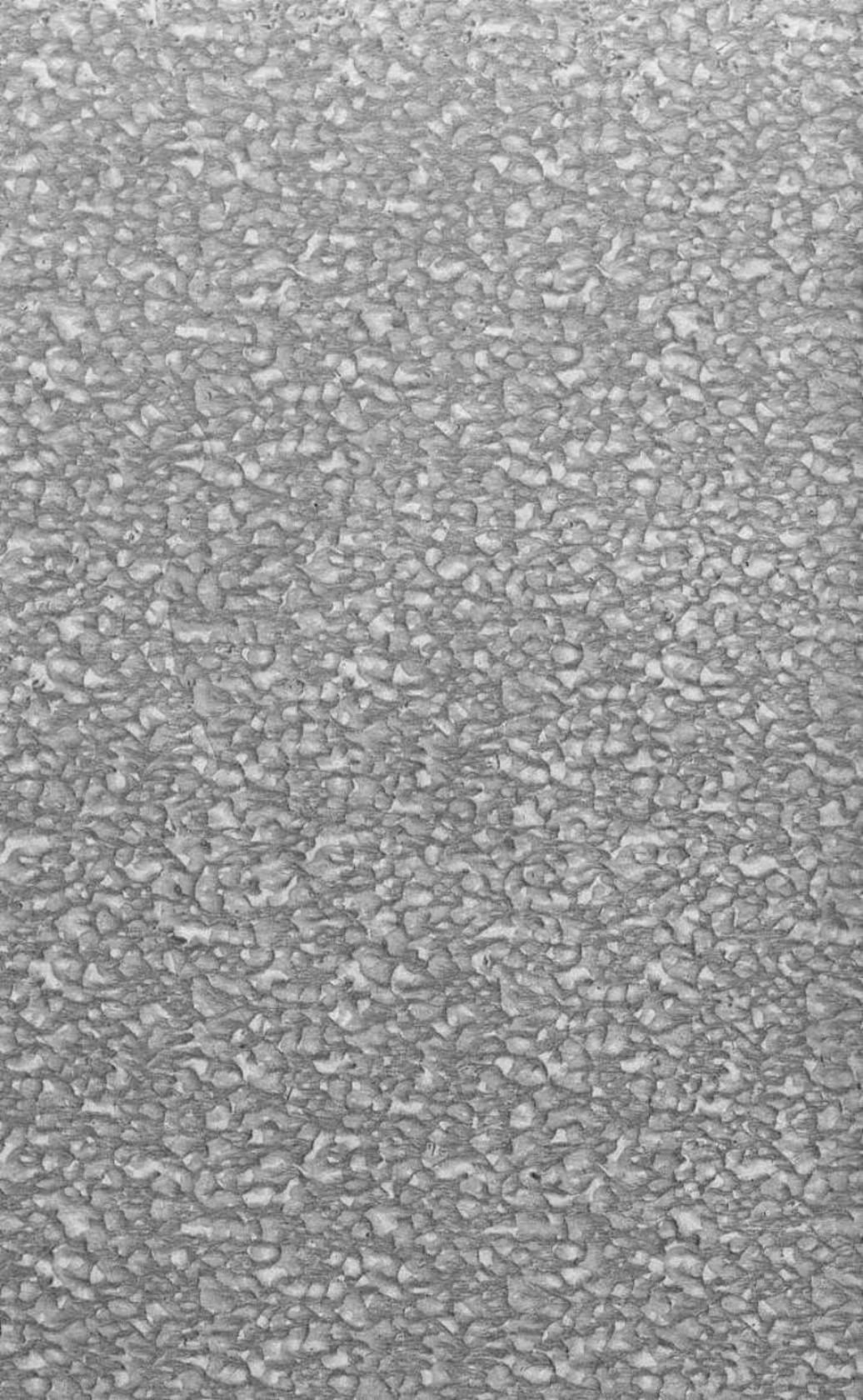
(1)

*Sponsique voces audiit,
Veni, soror, de vertice
Carmeli, ad agni nuptias,
Veni ad coronam gloriæ!*

(Hymne de sainte Thérèse.)







MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN III

Libros escritos exclusivamente sobre Santa Teresa de Jesús.

Número.....	1494	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante...II.....		Precio de adquisición..	»
Tabla.....	2	Valoración actual.....	»

14

